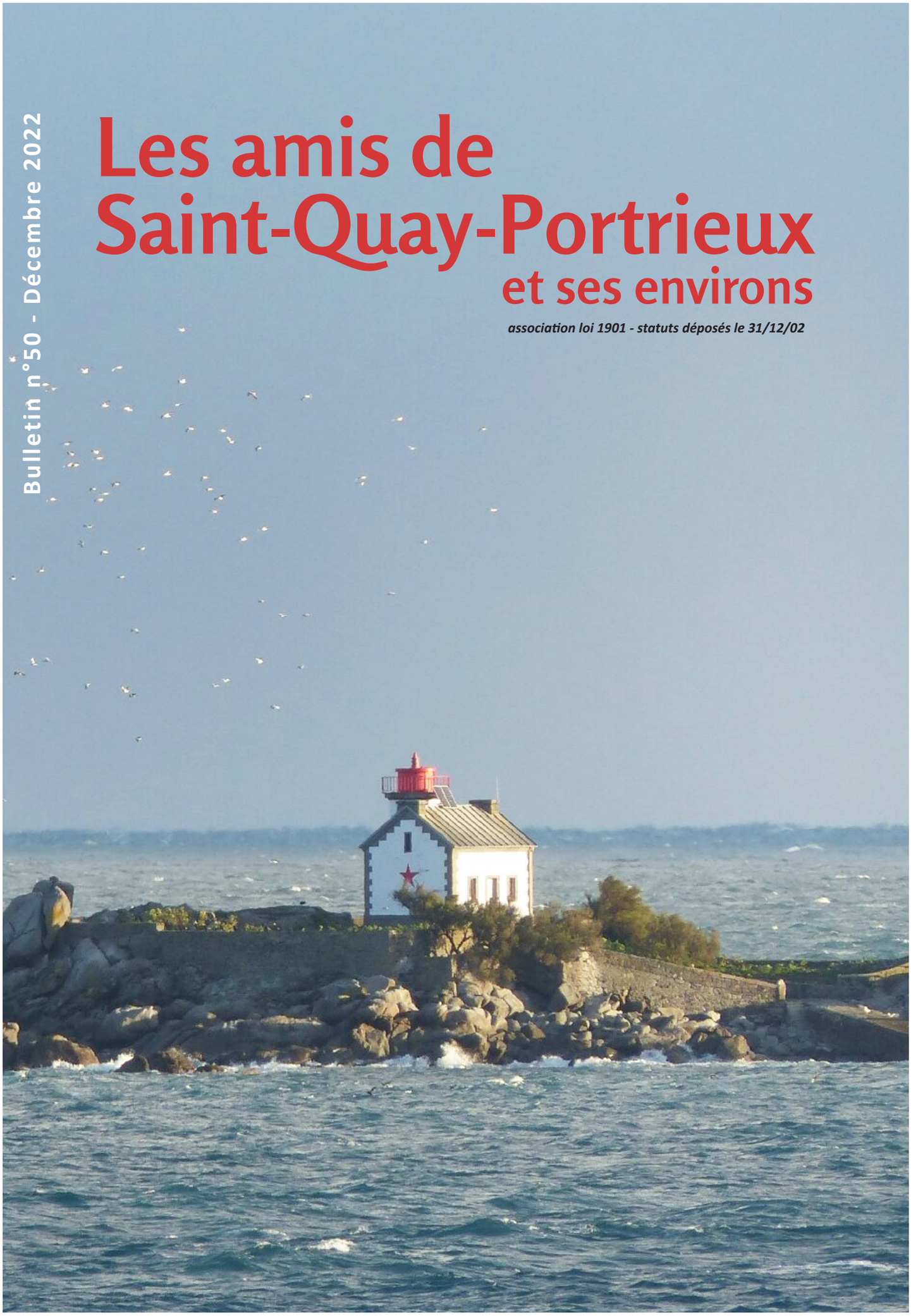
Bulletin n°50 - Décembre 2022

Les amis de Saint-Quay-Portrieux et ses environs

association loi 1901 - statuts déposés le 31/12/02



Vie de l'association

20 ans déjà !!!

Le 10 août dernier il faisait beau, il faisait chaud, et nous avons fêté nos 20 ans !

Que de chemin parcouru depuis la création en 2002 de l'*Association Amicale des résidents et amis de Saint-Quay-Portrieux*, qui deviendra quelques années plus tard l'*Association des Amis de Saint-Quay-Portrieux et ses environs*. Sorties, conférences, expositions, publications, bulletins…

Ce numéro du bulletin, célébrant le 20ème anniversaire, est le numéro 50 ! Notre association compte aujourd'hui près de 200 membres et les projets ne manquent pas, vous l'avez constaté au cours de l'assemblée générale qui a précédé la fête.

Car après presque 3 ans de pandémie et d'assemblées virtuelles, nous avons enfin pu nous rencontrer «en vrai» dans les jardins si aimablement prêtés par Jean d'Herbécourt, notre ancien trésorier!

La fête a été belle. Gastronomique certes, mais aussi musicale grâce à la présence de l'excellent quintette *JazzÔroses*.
Nos anciens présidents Dominique Blanc, président fondateur, et Jean-Pierre Guth ont pris la parole, monsieur le Maire, Thierry Simelière, nous a fait l'honneur de sa présence. Vous êtes venus nombreux… un pur moment de bonheur.

Dans ce n° 50 de notre bulletin, vous trouverez présentée encore schématiquement, une trame du parcours de découverte sur lequel nous travaillons.
Si certains d'entre vous ont des illustrations, tels que des dessins, des gravures susceptibles d'enrichir soit les panneaux, soit les QR codes, nous continuons de collecter des éléments. Le choix définitif n'est pas encore arrêté, mais nous souhaitons des panneaux beaux, vivants parce qu'ils témoigneront aussi de la vie des gens dans l'univers qui leur était quotidien.

Merci à tous de votre fidélité !




YAMAHA






2
0
Maison Dinar



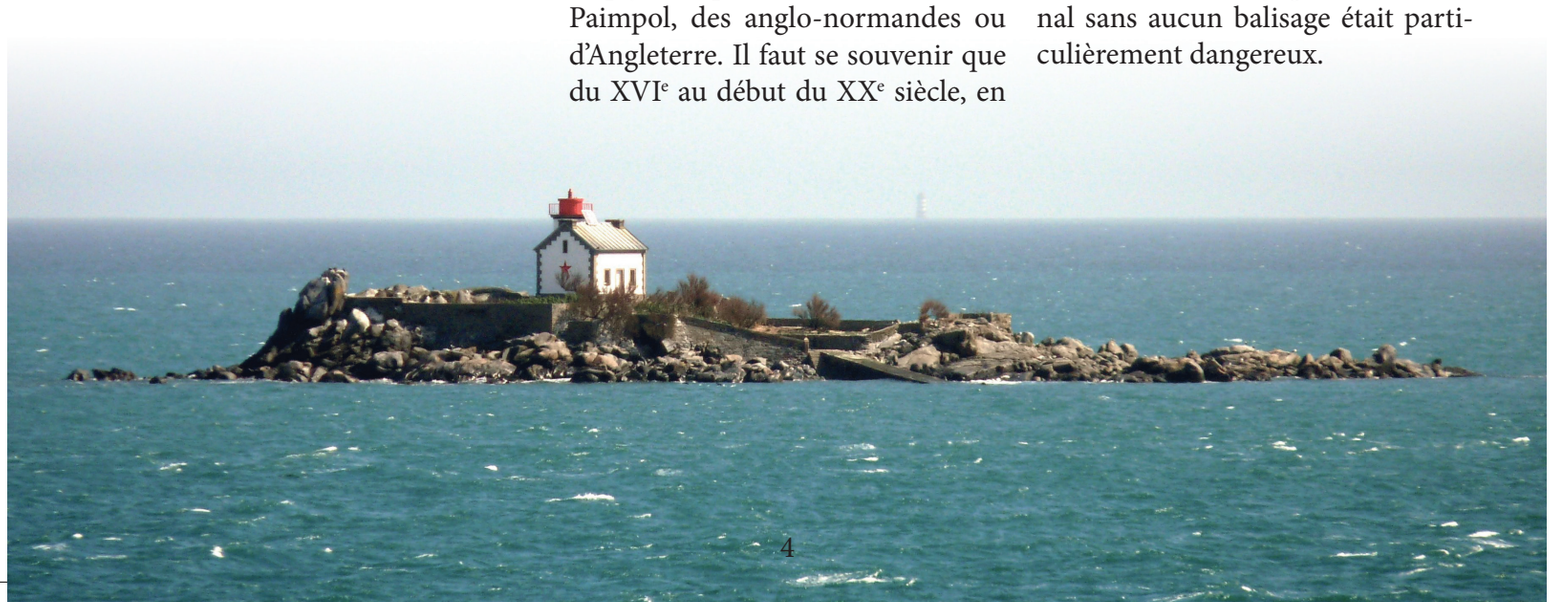


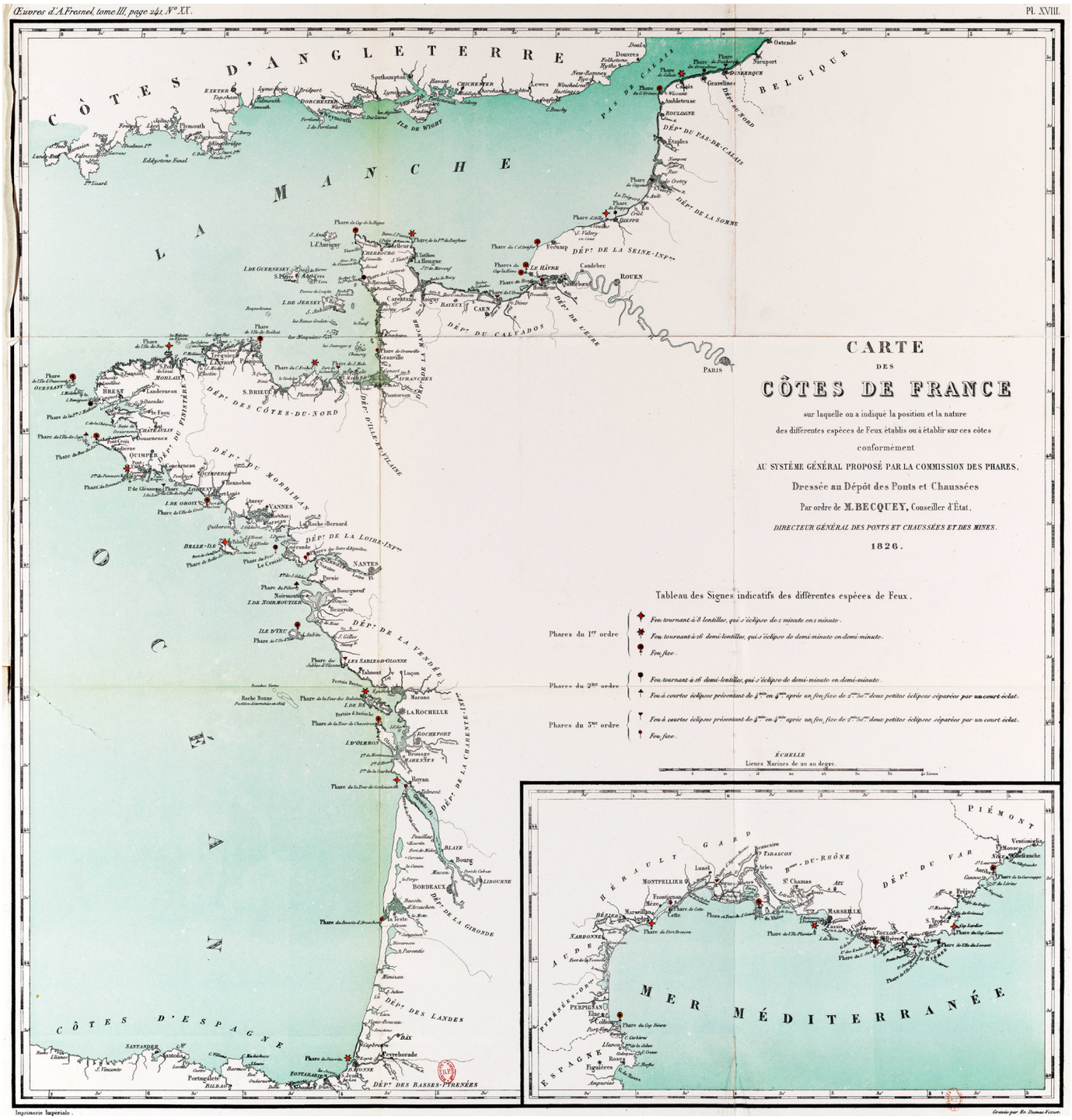
Presque tout sur l'île Harbour

L'île Harbour... un des joyaux de notre plan d'eau.

Elle est parfois nommée « île à Rebours » sur quelques cartes marines anciennes, peut-être le nom d'un ancien « propriétaire », ou « insula Herbora » car elle est la seule à posséder quelques touffes d'herbe. Sa charmante « maison-phare » souvent confondue par les promeneurs avec une « petite chapelle » est ornée sur sa façade d'une étoile rouge du plus bel effet.
C'est le symbole des phares et balises, elle veille sur la rade du Portrieux… L'île Harbour appartient au domaine public maritime et le phare est entretenu par la station des Phares et Balises de Lézardrieux. Sur plusieurs points elle a été lieu d'expérimentation pour la baie de Saint Brieuc.
Voici son histoire…

Au nord de l'archipel des îles Saint-Quay, à 1,8 km (1 mille marin) du rivage, d'une superficie d'environ 25 ares, c'est le seul îlot qui n'est jamais totalement recouvert et qui comporte un peu de végétation.
Nous l'avons tous vécu, le cordon des îles est à la fois protecteur et dangereux. La passe entre les îles et la côte est le point de passage obligé pour les navires souhaitant se rendre au Portrieux, à Binic, au Légué, et même parfois à Dahouët et à Erquy, lorsqu'on vient du Nord, de Paimpol, des anglo-normandes ou d'Angleterre. Il faut se souvenir que du XVIe au début du XXe siècle, en plus de l'intense activité de pêche, la baie de Saint-Brieuc était le théâtre d'un cabotage très actif.
En l'absence de train et de routes praticables, la mer était le meilleur moyen d'aller de port en port.
Caboteurs et borneurs marchaient à la voile, transportant charbon, bois, pierres, bétail, légumes, sable… et parfois aussi passagers. Les arrivées quasi quotidiennes se produisaient parfois de nuit car il fallait tenir compte des marées. En cas de vent contraire, le louvoyage dans le chenal sans aucun balisage était particulièrement dangereux.





Carte des phares de France, en 1826

Car jusqu'à la fin du XIXe siècle la France était très en retard par rapport à l'Angleterre sur l'éclairage et le balisage des côtes. En Bretagne, seuls un phare construit en 1692 à la pointe Saint Mathieu et un autre en 1701 au cap Fréhel existaient. Partout ailleurs, c'était le noir et les naufrages incessants.

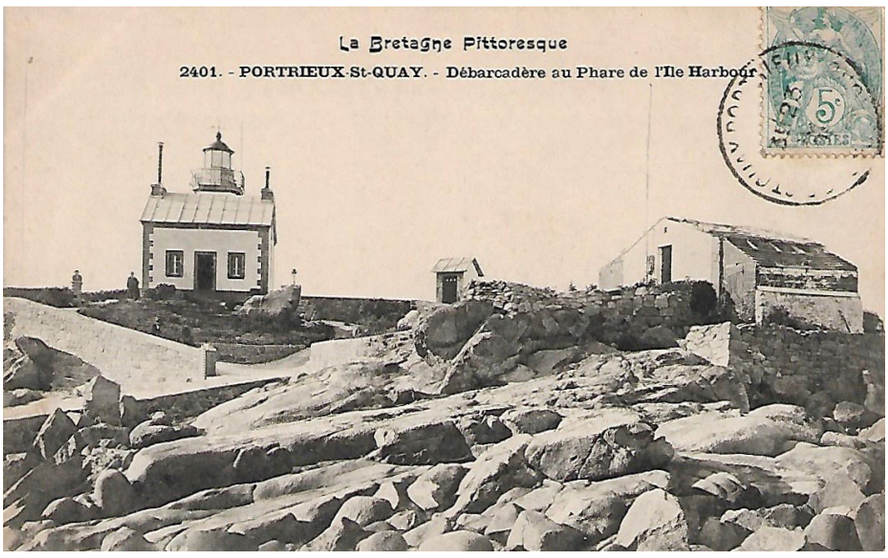
La commission des phares n'est créée qu'en 1811, un premier projet d'éclairage général est présenté en 1825 sous l'impulsion de Léonor Fresnel.

C'est le point de départ du programme de réalisations qui a permis la construction de tous ces magnifiques phares, particulièrement en Bretagne et grâce à Léonce Reynaud à qui nous devons 131 phares… et notre feu de port.

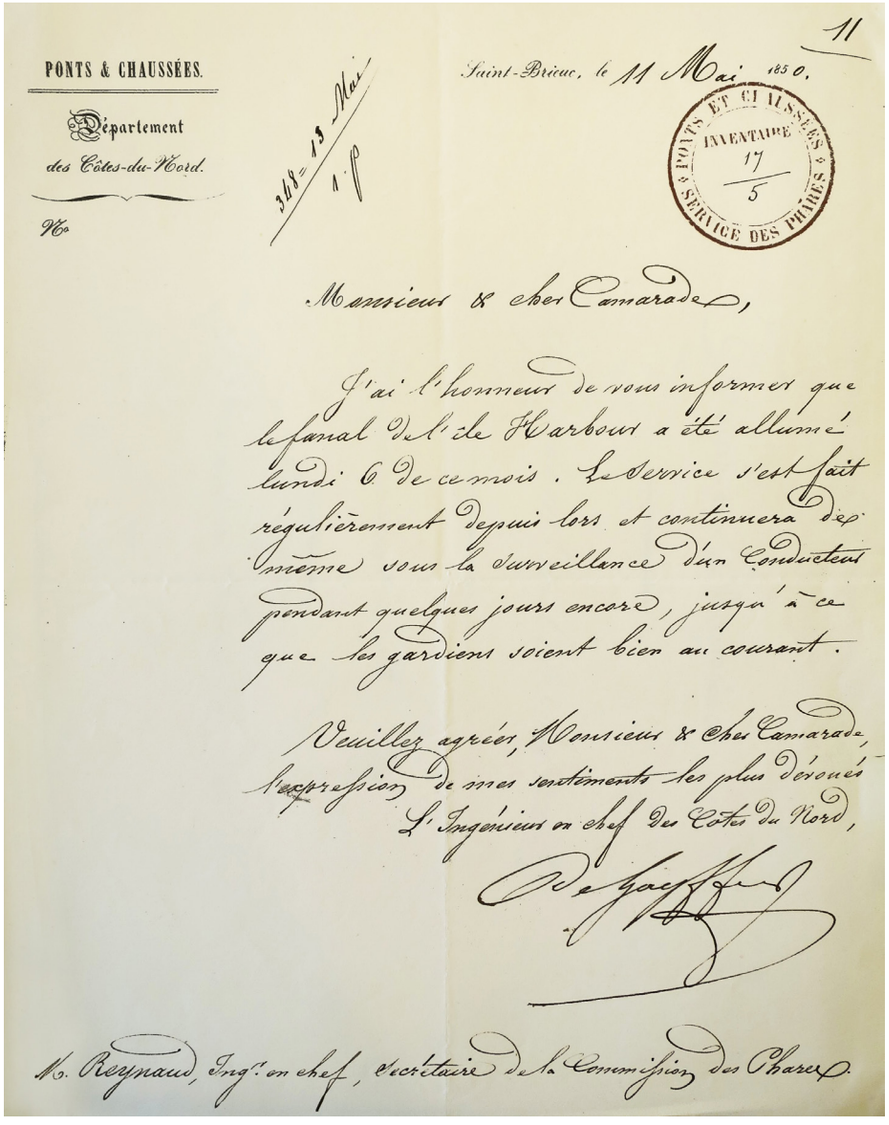
Grâces lui soient rendues !

Dans la Baie de Saint-Brieuc, à part le feu du cap Fréhel, aucun éclairage. De l'autre côté, les Héaux de Bréhat sont allumés en février 1840.

À la demande pressante des armateurs et capitaines de tous les ports de la baie, en 1840 le ministère des travaux publics adopte l'avis de la commission des phares sur la nécessité d'éclairer l'île Harbour. Ce sera le premier « éclairage » de la baie.



La maison-phare et ses ateliers encore visibles près du débarcadère


PONTS & CHAUSSÉES.

Département des Côtes-du-Nord.

N°

11

Saint-Brieuc, le 11 Mai 1850.

PONTS ET CHAUSSÉES — SERVICE DES PHARES — INVENTAIRE 17/5

Monsieur & cher Camarade,

J'ai l'honneur de vous informer que le fanal de l'île Harbour a été allumé lundi 6 de ce mois. Le service s'est fait régulièrement depuis lors et continuera de même sous la surveillance d'un Conducteur pendant quelques jours encore, jusqu'à ce que les gardiens soient bien au courant.

Veuillez agréer, Monsieur & cher Camarade, l'expression de mes sentiments les plus dévoués

L'Ingénieur en chef des Côtes du Nord,

M. Reynaud, Ingr en chef, Secrétaire de la Commission des Phares.

Lettre de l'ingénieur en chef, secrétaire de la commission des phares

Les travaux démarrent en 1847 et sont achevés en 1850. Il s'agit de construire une « maison-phare » comprenant un logement pour deux gardiens et une tourelle carrée pour l'appareil d'éclairage.

Les aléas de la construction en mer, mal pris en compte, ralentissent le travail et gonflent considérablement les devis. Le prix de la construction d'abord estimé à 9 500 F s'élèvera finalement à 36 000 F et les travaux ne pourront être achevés que grâce à l'avance consentie par l'ensemble des armateurs de la baie, très impatients de jouir des améliorations apportées par ce feu.

Enfin, le 6 mai 1850, le phare de l'île Harbour est allumé.

C'est un phare à feu fixe, à secteur blanc et rouge. Sa portée est d'environ 10 milles par temps clair pour le secteur blanc. C'est aussi le point de départ de la campagne de construction des tourelles et diverses balises si utiles à la navigation, réalisées jusqu'à la fin du siècle : quelques années plus tard, en 1853, le premier feu de port est allumé au Portrieux, le fameux « fanal sidéral » qui a précédé notre feu de port actuel de 1868. En 1853 également un feu de port est allumé à Binic et le premier phare du Paon sur Bréhat. Le phare du Grand Léjon n'est mis en service qu'en 1881, Lost Pic en 1895 et la Horaine en 1897.

Harbour est éclairé d'abord par un appareil à huile de schiste (pétrole) entretenu par deux gardiens à demeure. Quelques années plus tard, il sera encore précurseur puisque les Phares et Balises vont y expéri-

menter l'établissement d'un feu dit « continu » permettant de se passer des gardiens. Par mesure d'économie car deux gardiens coûtent cher, mais aussi parce que l'allumage des feux de Portrieux, après l'allumage de notre feu de port actuel en 1868, et du Grand Léjon en 1881, ont fait perdre à Harbour un peu de son importance.
Les essais se déroulent entre 1891 et 1892, ils sont concluants, le feu brûle sans incidents pendant deux à trois semaines. Les gardiens quittent l'île et le gardien du feu du Portrieux est alors officiellement chargé de gardienner également Harbour.
Logé au Portrieux, et à partir de 1898 dans la maison du carré du port qui sera construite exprès pour lui, il peut surveiller Harbour et s'y rendre tous les 15 jours pour entretenir la flamme, et plus si nécessaire, grâce à l'embarcation mise à sa disposition dans le port d'échouage.
Ce dispositif de feu « continu » sera mis en place dans d'autres phares de la baie.



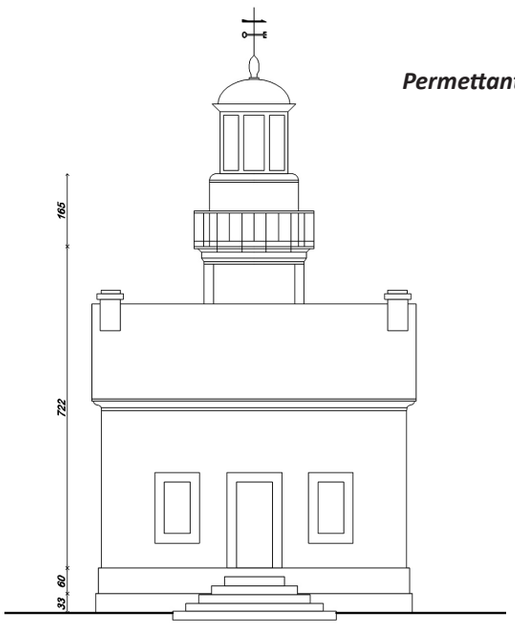
Photographie de Valéry JONCHERAY

Puis en 1911, nouvelle expérimentation, on change de dispositif pour un feu à acétylène dissous, fonctionnant sans gardien, sous la responsabilité de la station *Phares et Balises* de Lézardrieux.
L'autonomie est de 80 jours avec une visite prévue toutes les deux à trois semaines.
L'usine de production des bouteilles d'acétylène dissous se trouve à Lézardrieux, et elle alimente plusieurs phares des environs (La Corne, Lost Pic, la Horaine…)
Harbour fonctionne ainsi jusqu'en 1935 où la commission des phares estime nécessaire d'installer des feux à occultation permettant une meilleure identification des différents phares.
Un dispositif au propane, fonctionnant sans gardien, est installé, le feu devient un feu à occultation avec un rythme sur 8 secondes.
Dans les années 1950 le phare est électrifié. En 1977, un aérogénérateur est installé sur la tourelle, il n'existe plus. Avec un générateur photovoltaïque il alimentait un accumulateur. Le feu de l'île Harbour est aujourd'hui un feu à occultation à secteur blanc, vert, rouge, sur un rythme de 4 secondes.

Harbour est une maison-phare comme il y en a beaucoup en Bretagne. Mais quelques éléments n'appartiennent qu'à elle.

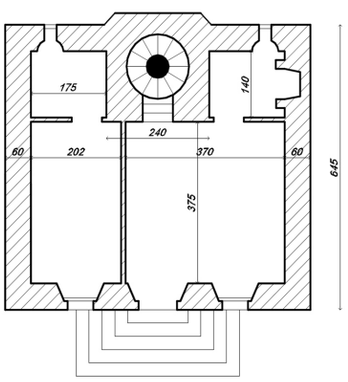
Pour les amateurs de géologie : les falaises de Saint-Quay-Portrieux sont formées en partie d'un complexe gabbro-dioritique très ancien. Ces roches, de couleur sombre, affleurent également dans les îles Saint-Quay. Les roches destinées à la construction du phare de Harbour ont été pour partie extraites sur place. Assises du phare, marches

CROQUIS SCHÉMATIQUES
Permettant de repérer les diverses parties de la construction

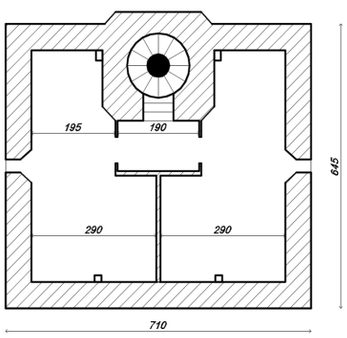


ÉLÉVATION

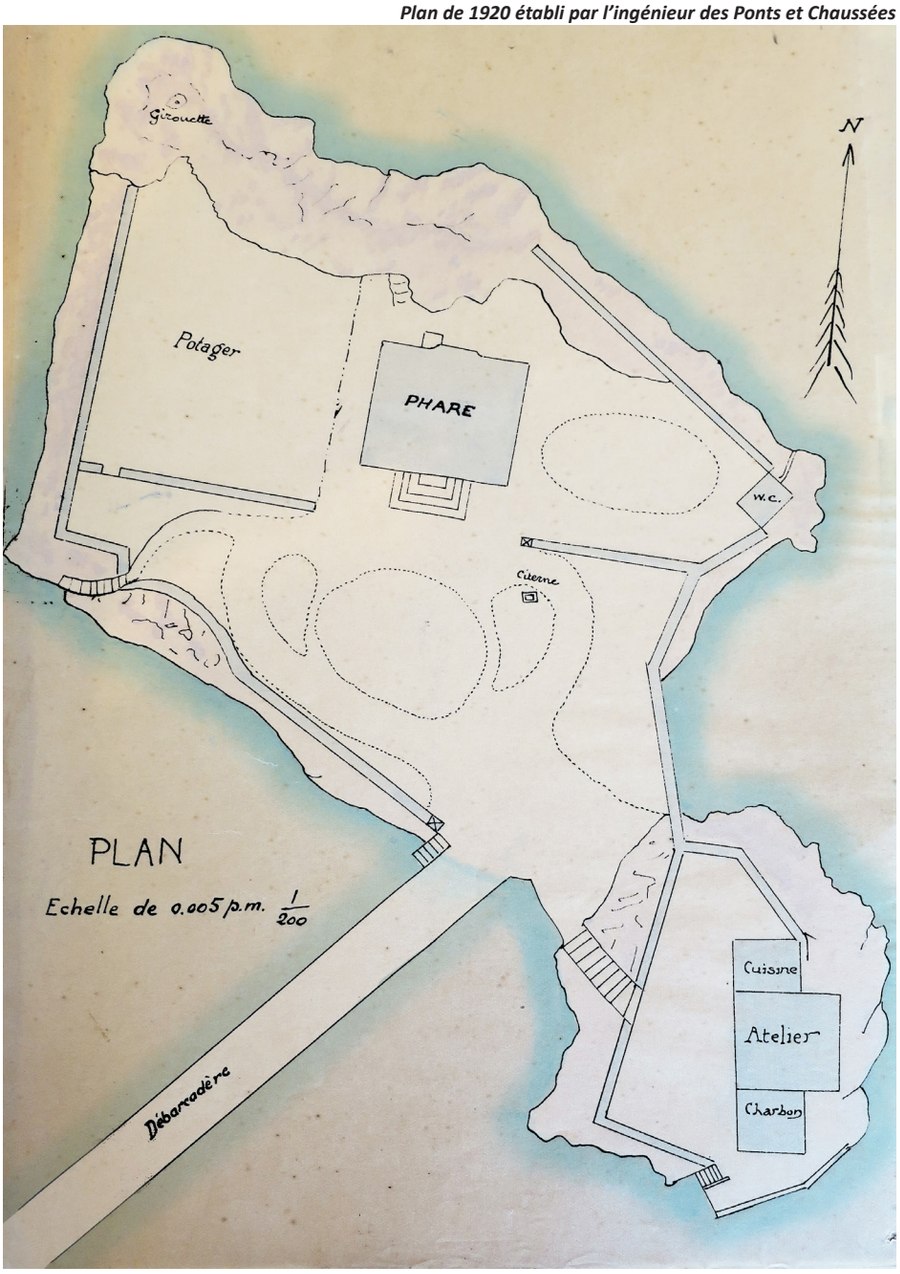
PLAN du REZ de CHAUSSÉE



PLAN de L'ÉTAGE



Plan de 1920 établi par l'ingénieur des Ponts et Chaussées



du perron, encadrement des ouvertures sont réalisés en diorite et l'appareillage des murs, sous son badigeon blanc, est très soigneux. Il semblerait que le phare de l'île Harbour soit le seul phare de Bretagne ayant fait appel à une diorite.

Prévue pour héberger deux gardiens, la maison est carrée, d'environ 7m de côté et comporte un rez-de-chaussée et un étage. Trois ouvertures principales (porte et fenêtres) au rez-de-chaussée, quelques autres petites ouvertures. Elle est surplombée par la tourelle d'éclairage entourée d'une balustrade. À l'origine aucune peinture, des murs en pierre de taille, mais en 1860 il est décidé de les blanchir au lait de chaux « *pour que les marins et les pêcheurs puissent reconnaître cet amer à une plus grande distance* ». L'ingénieur responsable ne s'exécute qu'avec regret, estimant bien dommage de salir par un badigeonnage au lait de chaux ces surfaces en pierre de taille.

À l'extérieur, un muret d'enceinte délimite ce qui était autrefois un petit jardin-potager. Près de la cale de débarquement, il y avait un kiosque et un hangar-atelier qui n'existent



La maison-phare et ses ateliers encore visibles près du débarcadère

plus. Deux pilastres en granite rose au bout de la rampe d'accès sont sculptés d'une ancre de marine et de l'étoile du service des phares.
Il se dit que des gardiens ont décoré les murets et les escaliers extérieurs avec des coquillages incrustés dans le ciment. Une visite s'impose pour en avoir le cœur net !



Photographie de Valéry JONCHERAY

Savez-vous qu'au sommet du feu de port de Portrieux était installée une « *machine sonnante* » (terme utilisé dans les documents des Ponts et Chaussée) destinée à indiquer l'emplacement du phare par temps de brume : une cloche actionnée par un mouvement et un contrepoids qu'il faut remonter toutes les 40 minutes. Installée pour la présentation à l'exposition universelle, elle est replacée après l'installation du feu de port actuel au Portrieux en 1868. Mais elle ne sert à rien, car la brume survenant chez nous généralement par vent d'est, le son ne va pas dans la direction utile ! On ne la remet pas en place après le déplacement du phare à sa place définitive dix ans plus tard. Cependant elle n'est pas oubliée.
Pilotes, capitaines et armateurs du Portrieux, appuyés par l'ingénieur des ponts et chaussées, proposent en 1881 d'installer le dispositif sur le phare de l'île Harbour où il « *indiquerait aux navires qui passent entre les îles St Quay et la terre, le voisinage de ces dangereux écueils* ». La « *machine sonnante* » est installée sur la tourelle et semble avoir bien fonctionné… tant que le phare a été gardienné. On ne sait pas ce qu'elle est devenue après le départ des gardiens.
En 1920, Monsieur Bocuze, industriel à Lyon mais également « *propriétaire à Portrieux Saint-Quay* », s'adresse au préfet pour acquérir l'île Harbour, en acceptant la servitude d'entretien du phare, puisque le gardien ne réside plus sur l'île. Le plan de l'île est alors dressé par un ingénieur du service des ponts et chaussées (page précédente).
Il en ressort que toute construction supplémentaire ne pourrait se faire qu'au détriment des dépendances ce qui risquerait de nuire au bon fonctionnement du phare. Et Monsieur Bocuze ne pourra pas acquérir l'île Harbour.

Mais aujourd'hui ?

Ce petit bijou n'a subi aucune transformation architecturale depuis sa construction. On rêverait d'en faire un « *gîte marin pour les randonneurs côtiers* » C'est la suggestion de l'auteur de la notice présentée sur l'inventaire du patrimoine de la région Bretagne : « *cette maison-phare mériterait aujourd'hui de trouver une fonction complémentaire à son usage de signalisation, afin que le bâtiment puisse être habité et entretenu, et servir doublement les navigateurs* »

Idée séduisante même si on imagine que la mise en œuvre du projet serait compliquée !

Une tradition linière dans le Goëlo

Grandeur et décadence de la culture du lin, or bleu de la Bretagne

La fabrication et le commerce de lin et de chanvre ont été du XVIème au XVIIIème siècle la principale activité d'échanges et de travail pour le centre Bretagne et le littoral où était principalement cultivé le lin. La production du chanvre s'est développée essentiellement pour les besoins de la marine (voiles, cordages) et fit la prospérité de villes comme Noyal-sur-Vilaine dans le Finistère (les toiles de chanvre étaient appelées Noyales).
Plus près de nous, à Dinan, le chanvre était aussi tissé pour les trousseaux.

Mais c'est le lin, or bleu de notre région qui est à l'origine du développement de nombreuses cités comme Uzel, Quintin, Loudéac qui ont gardé, pour certaines, les traces de cette prospérité, avant un déclin à la fin du XIXe siècle et l'exode des populations.



Quelques documents attestent d'une industrie de toiles de lin au XVe siècle au sein de l'évêché de Saint Brieuc : dès 1500, les toiles de Quintin se vendent pour les ornements d'autel, les aubes et les surplis liturgiques.

Mais l'âge d'or de cette tradition linière se situe au XVIIIe, où les balles de toile sont expédiées par bateau de Bretagne vers l'Espagne pour alimenter ses colonies d'Amérique. En plus d'expéditions dans les différentes contrées de France et d'autres pays, cette industrie a un poids économique et social très important pour la région : En 1789, dans l'évêché de Saint-Brieuc, 12000 fileuses et 5000 tisserands sont occupés à produire des toiles.

Une grande partie de la population du centre Bretagne vit grâce à l'industrie des toiles de lin, mais c'est dans le Trégor et le Goëlo que se trouve le monopole de sa culture, principalement autour de Paimpol, Plouha, Lanvollon, Chatelaudren, Tréguier, Pontrieux, pour ce qui nous concerne.

Les toiles les plus fines sont appelées *Bretagnes* et sont essentiellement destinées à l'exportation.
Les toiles plus grossières restent elles destinées au marché local.

Mais ce marché est périodiquement confronté à des périodes de guerre, puis à la révolution (blocus, droits perçus exorbitants sur les toiles bretonnes dans certains ports), et l'approvisionnement des semences destinées à régénérer les graines indigènes, en provenance des pays baltes, est gravement perturbé.

Et quand Napoléon envahira l'Espagne en 1808, les Espagnols opposés à l'occupant français brûleront les cargaisons de toiles de lin arrivées dans leurs ports. Ce sera une première rupture de la filière lin.

En 1825, on ne compte déjà plus que 4000 tisserands autour de Loudéac et 2500 autour de Saint-Brieuc.

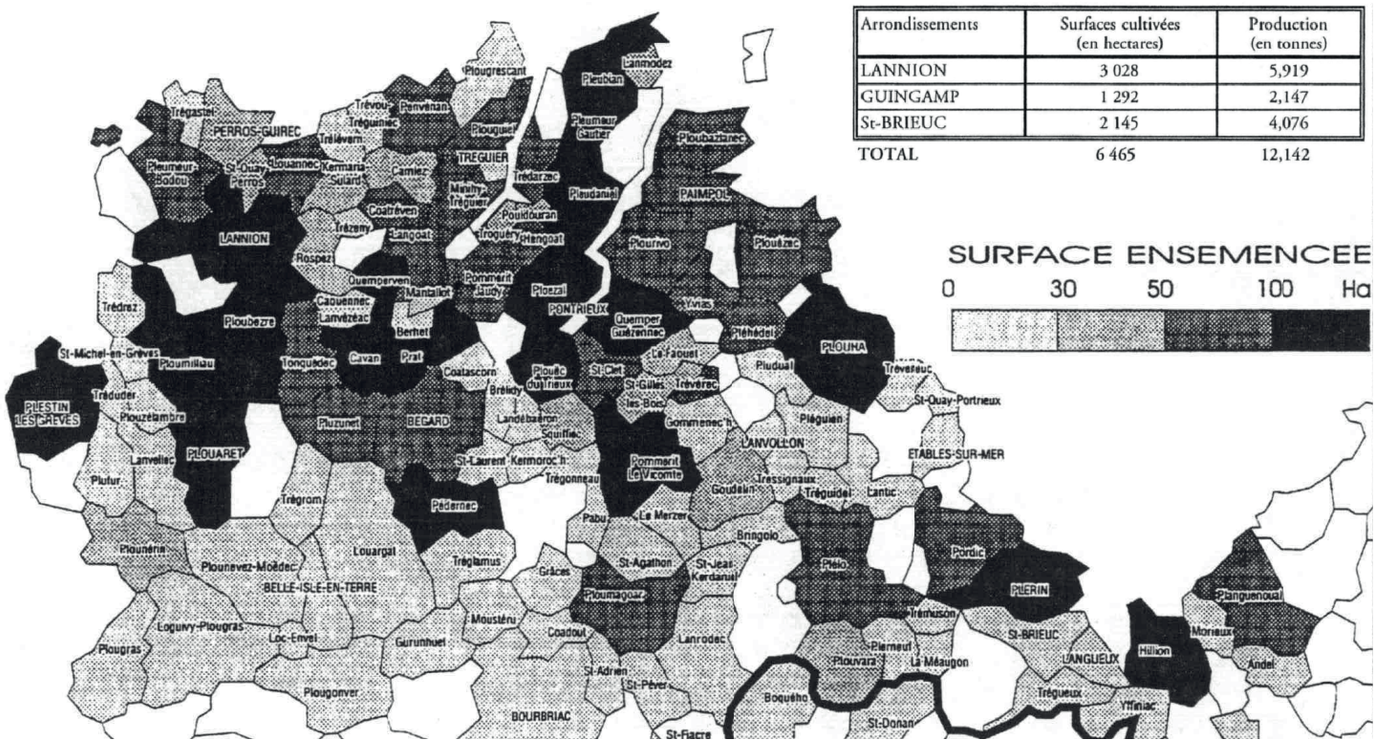


Commerces et Cultures de lin et fil dans les Côtes du Nord en 1836

APRÈS LA RÉVOLUTION

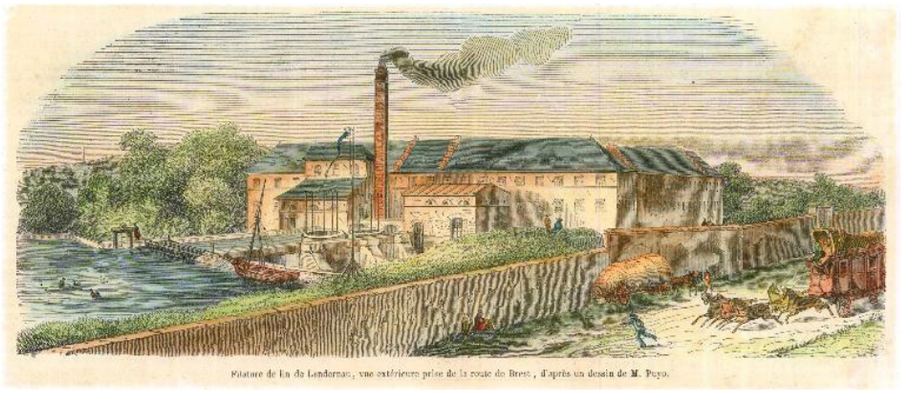
LIN		FIL	
LANFAINS	2	CHATELAUDREN	1
LANVOLLON	3	CORLAY	1
ST-MARTIN-DES-PRES	2	ÉTABLES	2
		GOMENECH	1
		LANVOLLON	2
		ST-QUAY	2

Arrondissements	Surfaces cultivées (en hectares)	Production (en tonnes)
LANNION	3 028	5,919
GUINGAMP	1 292	2,147
St-BRIEUC	2 145	4,076
TOTAL	6 465	12,142

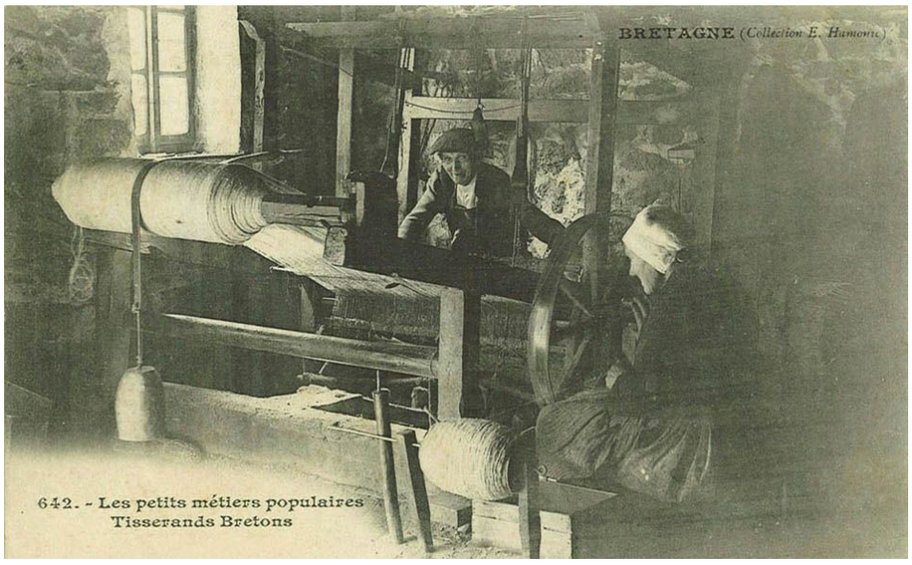


Quand on parle d'industrie linière, n'imaginons pas de concentration de métiers à tisser dans une usine. Il s'agit bien en Bretagne, d'une activité domestique et rurale, complément d'un revenu agricole qui est régi par des règlements royaux : longueur, largeur, et qualité des toiles.
Encouragée par les négociants de Morlaix, une filature s'établira bien à Landerneau dans le Finistère, en 1845, mais cette révolution mécanique effraie encore dans les Côtes du Nord dont la population n'est pas préparée à la révolution industrielle.

La production toilière est étroitement liée à la saisonnalité des travaux des champs, de la lumière du jour et des autres travaux de la ferme. Les tisserands-cultivateurs cultivent le lin, en extraient la filasse qui est apportée aux fileuses dans les maisons, puis tissée sur place, parfois dans de petits ateliers réunissant plusieurs métiers.



Filature de Landerneau



"Tisserands Bretons"



Le port de Roscoff vue de Porsglase. Gravure de Nicolas Ozanne. Musée de Bretagne

On pratique en Bretagne la culture des *lins de printemps*.
Le climat océanique est tout à fait favorable au développement de cette culture et particulièrement sur la côte du Goëlo, plus fertile.
Les graines sont semées entre mars et avril pour deux variétés essentiellement : le lin bleu dit *de Riga* et le lin blanc *de Zélande (Hollande)*.
Ces dernières sont mélangées pour 3/7ème aux graines du pays afin de renouveler les semences. On compte alors environ 150 kg de ces graines étrangères par hectare.

Partis des pays de la Baltique, les bateaux, après trois mois de navigation, déchargent les graines de lin à Roscoff, dans des barils de 80kg acheminés ensuite par cabotage dans d'autres ports.

Mais le cours du fil va et vient. Quand il s'effondre, il faut sauver un travail économiquement indispensable aux familles. Et lorsqu'en 1846, le mildiou ravage de surcroît les cultures de pommes de terre, la misère entraîne le départ de nombreuses familles qui abandonnent les terres. Cet exode dans un pays qui était l'un des plus prospère de Bretagne fait prendre conscience de la gravité de la situation aux autorités.
Il faut relever un défit de taille.

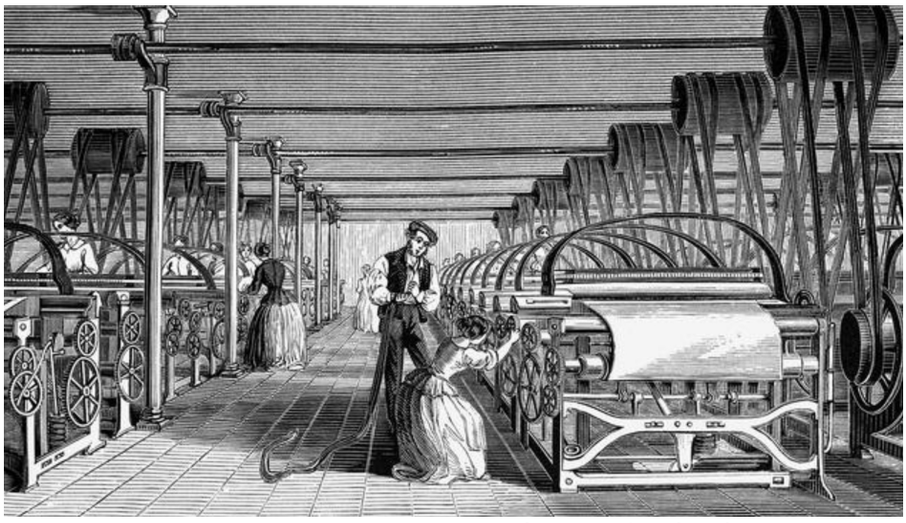
C'est alors qu'en 1847, M. François Baron du Taya, agronome et industriel éclairé, crée à Quintin une société de marchands de l'industrie linière et à Uzel, le *Comité d'Industrie Linière de centre Bretagne* pour réunir les comices.
Pour palier une organisation anarchique du travail, il achète sur ses deniers personnels la filasse en gros, la distribue à des fileuses puis aux tisserands à domicile, parfois regroupés en petits ateliers. Il fait aussi construire des rouets et métiers plus performants.
Fileuses et tisserands sont rémunérés convenablement. Avec la conscience sociale qui l'anime, il souhaite maintenir le travail à domicile : «*ce ne sont pas des établissements où les ouvriers, arrachés à leurs familles, sont entassés au grand détriment de leur santé et de la morale. On a voulu laisser les mères et les filles à leur domicile paternel.*»

Baron du Taya, fidèle à ses principes et toujours optimiste, s'implique sur tous les fronts pour sauver cette économie en utilisant les ressources locales, malgré la mécanisation concurrente : « *en favorisant la culture du lin, en donnant des encouragements aux ouvriers, des primes, des instruments perfectionnés, le travail reviendrait dans le pays et le peuple ne s'effraiera plus lorsqu'on lui parlera de mécanique*».

Les toiles de batiste (utilisées dans la confection de chemises, serviettes, mouchoirs, et linge de table) continuent tant bien que mal d'être compétitives avec les toiles mécaniques du Nord et d'Angleterre.



"Le vieux tisserand et sa québenne au métier"



La mécanisation des métiers à tisser en Angleterre

Baron du Taya, toujours confiant s'exprime encore ainsi: «*Non, le commerce des toiles de Bretagne n'est pas détruit. Quand le travail à la mécanique s'est développé, on m'a dit que le mal qu'il causait à notre population n'était que passager [...]ce mal dure encore, qu'on nous donne quelqu'autre industrie à exercer et qu'on ne nous refuse pas le seul travail qui donne du pain à la population*».

Le préfet demande alors des subventions pour soulager «*la misère horrible qui pèse sur les infortunés tisserands*».

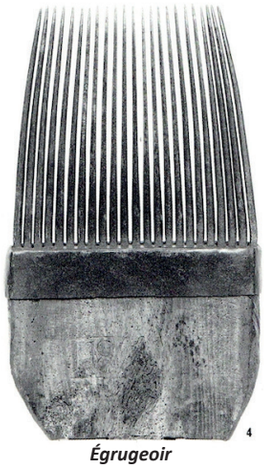
Malgré tout ces efforts, l'internationalisation des échanges des grands pays producteurs comme l'Irlande, l'Autriche, la Russie, la Belgique qui ont su organiser leurs productions et leurs marchés, mettra peu à peu un terme à cette industrie, dans une indifférence tragique pour des populations qui n'auront pas su, ou pas pu, s'adapter à la modernisation.



“ Le travail du lin, une alchimie qui nécessite de nombreuses étapes de transformation, et beaucoup de main d’œuvre.”

Le travail du liniculteur

La graine est semée au printemps après les gelées, dans une terre profonde, amendée sur le littoral avec du goémon. Devenue cette jolie plante à fleur bleue, la tige est arrachée début juillet, à la main (jamais coupée) afin d’obtenir la fibre la plus longue possible. Les graines sont récupérées à l’aide d’un peigne métallique appelé égrugeoir. Elles serviront pour produire de l’huile.



Égrugeoir

La fibre végétale (le futur fil de lin), présente dans l’écorce de la plante doit être extraite de la tige ligneuse appelée chenevotte et de tous les filaments qui l’entourent. Pour éliminer les gommes et résines de la plante, les gerbes de lin ou andains sont trempés plusieurs jours dans de l’eau.

Il s’agit du rouissage qui s’opérait de deux façons :

Des bassins étaient formés sur les rivières à l’aide de barrages de pierres et de branchages pour y déposer le lin en couches horizontales, recouvertes de vase.

Mais cette méthode, jugée insalubre parce qu’elle polluait les cours d’eau, est vite déconseillée, puis interdite par l’administration et abandonnée.

Des routoirs alimentés en eau sont donc construits en réseau de bassins réservoirs et de rigoles d’évacuation (voir le très beau réseau de routoirs de la Roche Jagu réhabilité) Les relevés cadastraux attestent de la présence de ces routoirs de rouissage dans les campagnes, souvent éloignés des habitations pour éviter la pollution de l’eau et les odeurs. (Certains sont remis en état par des passionnés d’histoire locale.) Le lin est ensuite étendu sur pré pour le faire sécher et le blanchir pendant une semaine environ. Les ramasseuses-retourneuses retournent régulièrement les tiges et les mettent ensuite en gerbes.

ARRETONS :

ARTICLE 1er. — Il est formellement interdit, dans le département des Côtes-du-Nord, d'opérer le rouissage du lin et du chanvre dans tous les ruisseaux et rivières non navigables ni flottables et dans les étangs traversés par des cours d'eau.

Il est aussi absolument interdit de procéder à cette opération dans les abreuvoirs et lavoirs publics, conformément aux dispositions de l'art. 25 de la loi du 21 juin 1898, ci-dessus visée.

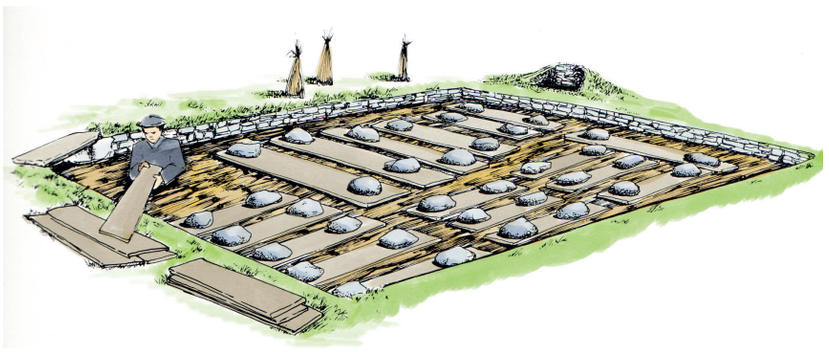
ART. 2. — Les routoirs agricoles pour le rouissage des plantes textiles dont il s'agit seront établis par les cultivateurs, sans autorisation, à moins qu'ils ne revêtent le caractère d'une véritable entreprise de rouissage.

Toutefois, les Conseils municipaux et les propriétaires voisins pourront demander la suppression de tous routoirs situés à proximité des habitations, qui seraient une cause d'insalubrité dûment constatée. La suppression de ces routoirs sera ordonnée par décision préfectorale.

ART. 3. — Les Maires désigneront par arrêtés les lieux où les routoirs publics seront établis, ainsi que la distance des habitations à



Routoirs de la Roche Jagu



Principe du routoir : les bottes sont placées horizontalement, maintenues par des planches sur lesquelles pèsent de gros galets.

L'étape suivante revient au linotier

Les gerbes en botte de dix kilos environ sont collectées par le linotier et transportées à dos de cheval sur de mauvais chemins.
Les opérations de broyage et teillage de la fibre lui incombent.
Le broyage se fait sur une braie, sorte de mâchoire en bois qui broie les tiges et libère la filasse de l'écorce, ou teille.



Opération de teillage

Le teillage permet de garder la partie noble de la plante, soit la fibre longue (destiné au lin peigné); les fibres plus courtes qui s'en détachent constituent l'étoupe.
Ce travail se fait souvent en chantant et un répertoire traditionnel de contes permet des moments privilégiés à la veillée dans les fermes.
Selon son mode de rouissage et la provenance des graines, la fibre sera plus ou moins jaune ou grise.
Il faut ensuite peigner la fibre de lin pour la débarrasser de ses dernières impuretés avant l'étirage et le filage.

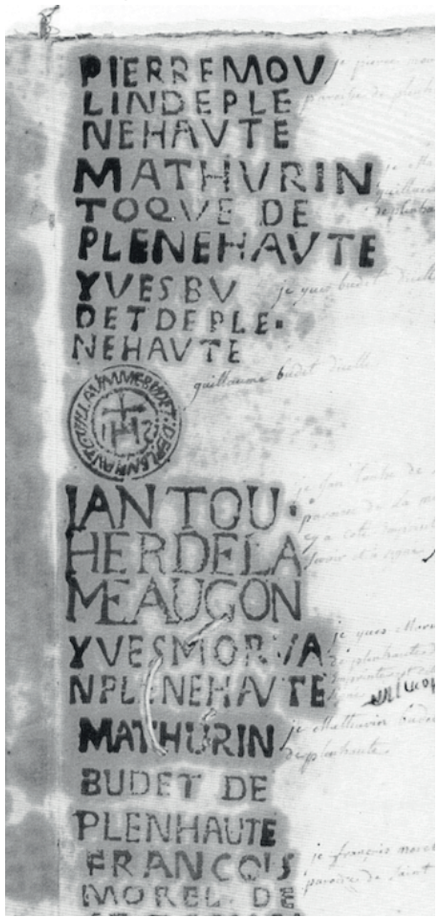
Fileuses et tisserands

Ce sont essentiellement les femmes qui filent à domicile sur des rouets assez complexes.
Les écheveaux sont ensuite ramassés dans les fermes et répartis aux tisserands qui tissent les toiles, en fonction de la demande.
Il existe à Quintin un bureau des marques chargé de vérifier la qualité des pièces de toiles qui sont marquées *"à la tête, à la queue"* et consignées dans un registre. C'est une sorte de garantie pour les marchands qui n'ont pas le droit d'acheter en direct.
Gage de qualité, les *Bretagnes* se vendent ainsi partout.



La marque fabriquée en bois est appliquée au noir de fumée et au suif sur la pièce de tissu.
Elle porte le nom du tisserand et son lieu de domicile.

Cachet et marque de toiles



La fin d'une histoire ...

Au cours du XIXe siècle, les filatures du Nord de la France se sont modernisées. La préparation et toutes les étapes de traitement de la fibre se sont mécanisées. Petit à petit les filasses de lin bretonnes y sont directement expédiées. Mais le tissage mécanique a des exigences que ne permet pas toujours la filature manuelle, malgré un vrai savoir faire local.

Quelques tentatives d'industrialisation de la production des toiles de lin n'aura pas beaucoup d'écho dans les Côtes du Nord.

La dégradation de la qualité du lin breton ne correspond plus aux critères exigés et les méthodes traditionnelles de préparation de la fibre le rendent impropre au marché.

La demande est désormais au lin fin et mieux blanchi produit en Belgique et en Irlande voire au coton produit dans les usines du Nord de la France.

Le conseil général des Côtes du Nord subventionnera pourtant l'achat de machines pour maintenir sur place un tissage de meilleure qualité et le comité linier du littoral se démènera pour former les cultivateurs en les envoyant en stage dans le Nord (contre médaille) pour apprendre le rouissage et le teillage flamand.



La concurrence des usines du Nord de la France aura eu raison de la filière bretonne.
Le peignage du lin dans les Ets Agache à Pérenchies (59) avant 1914

Mais les tentatives de passage d'un travail domestique à un travail en série ne suffisent pas.

Dans le Goëlo, la révolution agricole aussi en est encore à des balbutiements.

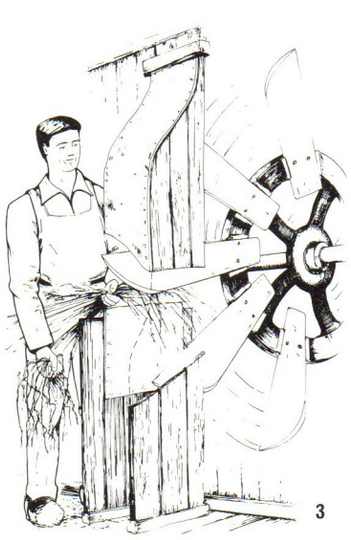
Les mauvais rendements ne permettent pas aux cultivateurs de trouver de juste rémunération de leur travail et ils abandonnent petit à petit au profit d'autres cultures celle du lin.

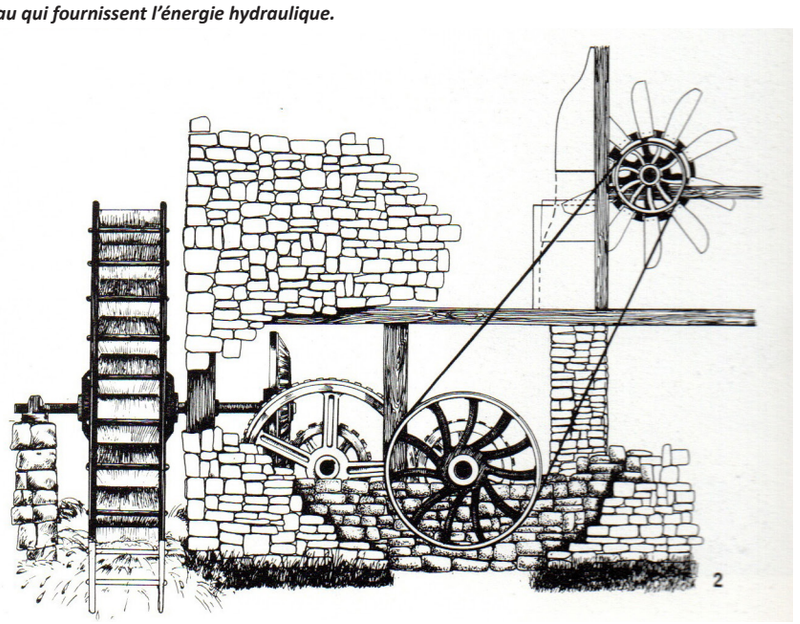
« À production égale soit 200 tonnes de filasses, 100 tonnes d'étoupe, il fallait pour un teilleur breton, 550 cultivateurs contre 90 dans le Nord.»

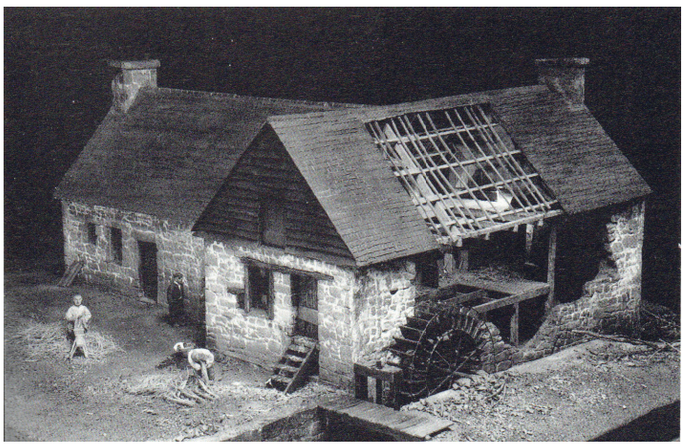
La précarité des cultures et la complexité de transformation sont devenues un lourd handicap pour la filière qui s'effondre peu à peu.

Dans les fermes, les familles continueront cependant de tisser manuellement un lin filé assez grossièrement sur des rouets domestiques pour des usages qui restent locaux et familiaux (vêtements quotidiens, draps).

En Bretagne, le teillage mécanique se concentre le long des cours d'eau qui fournissent l'énergie hydraulique.
Une courte aventure industrielle qui cesse vers 1955







L'activité linière des Côtes du Nord se contente d'une production plus proche d'un artisanat villageois que d'une fabrication industrielle.

Il est intéressant de noter que les autorités n'auront eu de cesse de trouver des solutions pour sauver cette économie en maintenant la culture et le tissage du lin et protéger ainsi des familles paupérisées.

Le préfet des Côtes du Nord est sensible à cette misère : « *de son existence (la fabrication des toiles) ou de sa perte totale ressort positivement une question de vie ou de mort pour une partie notable de mon département. De cet état de misère, il résulte une émigration effrayante vers les villes qui deviennent impuissantes à secourir les malheureux qui les inondent* ».

À partir de 1839, de gros moyens sont déployés avec tous les acteurs politiques et économiques de la filière.
La maison Schlumberger a été contactée pour monter une filature à Châtelaudren. Tous les paramètres semblent réunis pour faire aboutir le projet, position géographique de culture et de tissage du lin, chute d'eau de l'étang pour alimenter les machines, main d'œuvre.

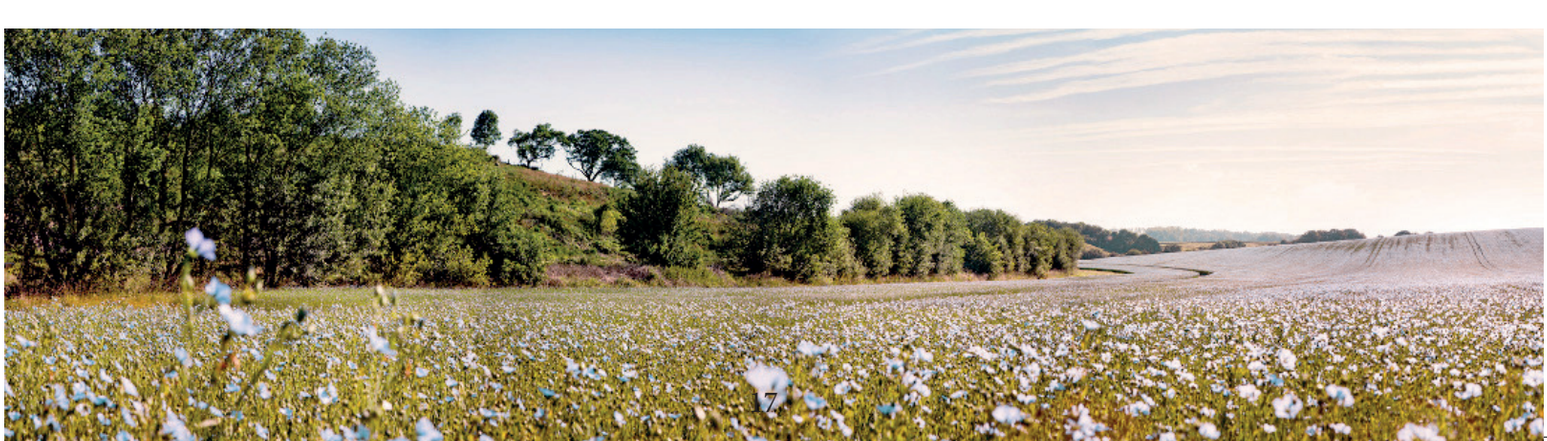
Mais les lenteurs administratives et la crise de confiance de Schlumberger dans le manque de mobilisation de la population font échouer cet ambitieux projet qui ne se concrétisera pas.
Quelques initiatives privées pour monter des métiers plus performants ne suffiront pas non plus à maintenir de production linicole en Goëlo.
L'activité de tissage devenue trop faible en centre Bretagne ne nécessite plus de matière première pour alimenter les métiers.
Jusqu'à sa disparition au XXe siècle, vers 1940, cette activité aura pourtant marqué notre territoire non seulement sur le plan économique, mais aussi en métamorphosant un paysage de landes et en laissant un patrimoine culturel passionnant à découvrir.





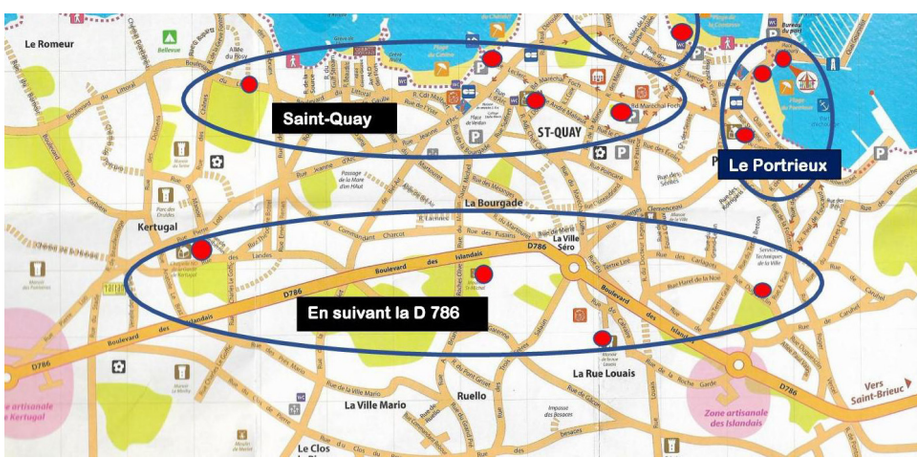


Sources : Société d'émulation des Côtes d'Armor : recherches historiques de Guy Sallier Dupin
Archives départementales des Côtes d'Armor
D'une Bretagne à l'autre, drapiers et toiliers. Saint-Brieuc Musée d'histoire



Le parcours de découverte en détail

Nous vous l'avions annoncé en Assemblée Générale le 10 août dernier : le projet de parcours patrimonial qui était dans nos cartons depuis de nombreuses années est enfin sur les rails!



Vous le savez, notre commune possède un patrimoine riche et varié au sujet duquel quinocéens et visiteurs s'interrogent parfois.
Patrimoine maritime bien sûr, avec la configuration naturelle des lieux et les installations portuaires qui ont permis le développement autrefois de la grande pêche et du cabotage et aujourd'hui de la pêche côtière. Patrimoine bâti avec les ruelles et maisons de pêcheurs, les maisons d'armateurs, l'architecture balnéaire si variée. Patrimoine religieux comprenant chapelles et calvaire. Patrimoine de l'eau et du vent puisque nous avons la chance d'avoir conservé d'authentiques lavoirs et un très beau moulin à vent. Patrimoine botanique et ornithologique observable notamment depuis le GR34, si fréquenté, et qui permet de s'interroger également sur le balisage maritime, la nature de Ker Moor, le pourquoi de la présence de sable noir à la plage de la Comtesse et à la grève noire…
Vous pensez connaître tout cela, nous allons vous permettre de le redécouvrir et peut-être même d'en savoir plus.

Dans de nombreuses communes, des panneaux renseignent immédiatement sur l'histoire des lieux, la faune, la flore. Rien de ce genre n'existe chez nous, il faut faire la démarche d'aller à l'office de Tourisme ou sur le site de la ville… Cela va bientôt changer !

Avec l'appui de la municipalité, un collectif d'associations s'est créé pour participer à l'appel à projets de la région Bretagne « collectivement pour le patrimoine breton» et proposer l'implantation d'un parcours de découverte sur notre commune. Les *Amis de Saint-Quay-Portrieux* sont les porteurs du projet, associés étroitement à l'*Amicale des moulin et lavoirs*, au *Comité de quartier du Portrieux* et à *Portrieux Patrimoine*.

D'autres associations nous rejoignent, preuve qu'il s'agit manifestement de répondre à un besoin ressenti par une grande partie des quinocéens et pas seulement par les voyageurs de passage.
Nous souhaitons nous rassembler autour de ce patrimoine, le faire vivre et le faire connaître.
Le travail inter-associatif se révèle riche et fédérateur, une vraie dynamique sociale se met en place.

À quoi ce parcours ressemblera-t-il ?

Concrètement, il s'agit d'implanter sur l'ensemble du territoire de la commune 16 panneaux illustrés qui informeront et permettront d'aller plus loin dans la découverte.
En lave émaillée, matériau esthétique et qui résiste au temps, ils seront installés près des lieux choisis et des bâtiments retenus après concertation avec la municipalité et l'architecte des bâtiments de France. Nous les avons répartis sur quatre itinéraires correspondant à des thématiques différentes :

- ***Le Portrieux***
- ***Saint-Quay***
- ***En suivant la D 787***
- ***Le sentier littoral GR 34***

Vous trouverez ci-contre la carte des implantations prévues, et le tableau récapitulatif des 16 panneaux au dos de ce bulletin. C'est encore un document de travail qui peut évoluer, rien n'est encore définitivement «gravé dans la lave» !

Sur le port, un panneau présentera «in situ», à peu près là où les peintres s'étaient installés, une reproduction d'un tableau de Boudin et une autre d'un tableau de Signac. Nous envisageons également de reproduire le tableau de Boudin «le déchargement sur la grève», évocateur de la grande pêche. Vous avez pu les admirer lors de l'exposition *le Portrieux Jadis et naguère* en 2018 au centre des congrès et vous pouvez retrouver dans le livre éponyme. Esthétique et clarté sont nos maîtres mots. Les textes accompagnant les visuels seront donc synthétiques mais des QR codes permettront d'accéder à plus de contenus : images, vidéos, histoire développée, témoignages enregistrés, documents… Vous pourrez par exemple d'un simple clic vous trouver transportés en haut du phare ! Expérience rare.

Nous voulons nous adresser à tous les publics, jeunes et moins jeunes, résidents ou de passage, sportifs ou simples promeneurs. Les habitants pourront redécouvrir et s'approprier leur patrimoine. Nos panneaux serviront aussi de point de rendez-vous pour des animations proposées par les associations et/ou l'office de Tourisme

Et dans l'avenir ?

Il faudra faire vivre le dispositif. Il est appelé à évoluer en utilisant les possibilités du numérique. Nous prévoyons la possibilité de nous coordonner plus tard avec une application de géolocalisation offrant un choix d'éléments variés (visites, animations, parcours), une ou des applications pédagogiques, des applications de communication participative… Des contacts sont en cours avec les concepteurs. Mais c'est une autre étape, un avenir lointain.

Dans l'immédiat…

Grande nouvelle : la région a jugé notre dossier recevable et nous avons obtenu une importante subvention qui nous permet de bien engager le travail ! Cette confiance nous oblige: nous avons deux ans pour réaliser la totalité du projet et comptons bien en réaliser la moitié en 2023. Tous les besoins ne sont pas couverts par cette subvention mais l'association prendra symboliquement une part et la municipalité s'est engagée également.

À nous de jouer maintenant !
Et rendez-vous pour les premières inaugurations…

Essayez ici…
L'appareil photo de votre smartphone permet peut-être de lire le QR codes, sinon il existe de multiples applications gratuites. Il suffit ensuite de cliquer sur le lien qui apparaît…
Et vous êtes dans le phare ! N'est-ce pas magique ?

QR code Erwann Barbey Chariou
Visite virtuelle du feu de port

Photographie : jenovefa.canalblog.com

Les lieux d'implantation des 16 panneaux

Quatre secteurs cohérents ont été définis pour informer autour de thèmes variés

Secteur	Emplacement prévu pour le panneau	Thématiques choisies	Points abordés via les QR codes
Le Portrieux	Entrée de la jetée du port d'échouage	Patrimoine portuaire: jetée, feu de port, bâtiments portuaires	Visite virtuelle du feu de port, histoire, grande pêche, cabotage et pêche côtière. Témoignages oraux, images anciennes, documents d'archives.
Le Portrieux	2 panneaux sur la promenade du port	Reproduction «in situ» de peintures: Boudin, Signac	Autres peintres. Histoire de l'art, images, podcasts
Le Portrieux	Chapelle Sainte-Anne	Vieux village de pêcheurs: chapelle, venelles, bâti traditionnel, vie quotidienne	Visite virtuelle, histoire, témoignages oraux, vidéos, images anciennes, plans, pardons
D 786	Lavoir de la Barrique	Patrimoine lié à l'eau: lavoir restauré. Vie quotidienne.	Témoignages oraux, images anciennes.
D 786	Calvaire rue Louais	Patrimoine religieux: calvaire classé	Histoire, documents d'archive, images anciennes, témoignages
D 786	Moulin Saint-Michel	Patrimoine lié au vent: moulin. Le quotidien autrefois	Visite virtuelle, histoire, images anciennes, vidéos
D 786	Chapelle de Kertugal	Patrimoine religieux: chapelle, grande pêche à Terre-Neuve, ex-votos.	Visite virtuelle, histoire, images, récits de la grande pêche, témoignages oraux, pardons
Saint-Quay	Ancienne gare du Portrieux (ne sera réalisé qu'après réhabilitation)	Patrimoine ferroviaire. Ouvrages d'art. Développement du tourisme	Images anciennes, vidéos, témoignages.
Saint-Quay	Cinéma dancing Arletty	L'architecture balnéaire: cinéma art-déco classé, années 30	Films anciens, documents d'archive, Histoire de l'architecture, développement de Saint-Quay- Portrieux lié au tourisme.
Saint-Quay	Eglise N-D de la Ronce	Patrimoine religieux: église, statues.	Histoire, images anciennes, personnalités du cimetière
Saint-Quay	Fontaine Saint-Ké	Ermites venus par la mer, Fontaines, parc des druides	Légende, histoire, origines de la commune, podcasts
Sentier littoral	Plage de la Comtesse	Paysage côtier: Iles, balisage maritime, maison-phare, géologie	Histoire, visites virtuelles, images anciennes, documents d'archive
Sentier littoral	Ker Moor	Architecture balnéaire: bâtiment classé, Odorico	Visite virtuelle, histoire, documents d'archives
Sentier littoral	Pointe du sémaphore	Défenses côtières, faune marine	Histoire, visite virtuelle, interview de guetteur sémaphoriste, ornithologie
Sentier littoral	Piscine d'eau de mer et casino	Héritage balnéaire: piscine, casino, richesse de l'estran	Vidéos, histoire, images anciennes, architecture balnéaire, flore marine.

Adhésion 20 €

Présidente : Véronique LACOUR
Vice Présidente : Marie-Hélène Scheidecker
Secrétaire : Jean-Pierre VIGNERON
Trésorière : Catherine Richard

amisstquayptx@orange.fr

Amis de Saint-Quay-Portrieux et ses environs